

* Banque filière PT *

Epreuve de Français II

Durée 4 h

Le sublime cornélien n'est pas propre à Corneille; il emplit tout le théâtre tragique de son temps. Les êtres d'exception à l'âme forte et grande peuplent les tragédies de Rotrou, Mairet, Tristan, du Ryer. Et ce qui frappe d'abord, chez ces écrivains comme chez Corneille, c'est le ton exalté, l'attitude glorieuse des héros qu'ils offrent en modèles au public. Ni la contrainte, ni le silence des désirs ne semblent être le partage des « grandes âmes » comme on les conçoit alors ; chez toutes s'épanouit la même forme glorieuse et ostentatoire du sublime, le même étalage des puissances du moi, le même grandissement moral de l'orgueil et de l'amour. Corneille et ses contemporains reproduisent en cela une tradition dont les premiers éléments sont assez lointains. Le terme de *féodal*, appliqué à l'inspiration de Corneille, peut, à première vue, sembler anachronique. Mais il n'en est pas d'autre pour désigner ce qui, dans la psychologie des gentilshommes du XVII^e siècle, persiste des vieilles idées d'héroïsme et de bravade, de magnanimité, de dévouement et d'amour idéal, ce qui s'oppose aux tendances plus modernes de l'aristocratie à la simple élégance morale ou à l'« honnêteté ». Les idées, les sentiments et les comportements qui avaient accompagné la vie féodale se sont maintenus vivants bien longtemps après la décadence de la féodalité. Aucune révolution violente n'avait frappé les institutions anciennes qui s'étaient altérées progressivement, sans que l'individualisme noble, l'esprit d'aventure, le goût de l'outrance et des sublimations rares eussent jamais complètement disparu. L'époque de Corneille est justement, dans les temps modernes, une de celles où les vieux thèmes moraux de l'aristocratie ont revécu avec le plus d'intensité.

Il ne peut s'agir ici de retracer l'histoire et les vicissitudes de l'idéalisme noble entre le moyen âge et Corneille. Il y a là un courant de pensée ininterrompu, que la Renaissance avait modifié et en un certain sens renforcé plutôt qu'elle ne l'avait contrarié. Le prestige de la chevalerie héroïque s'était rajeuni au contact retrouvé des héros antiques, vus à travers Plutarque ou Sénèque. De même l'idéal amoureux hérité du moyen âge avait puisé une nouvelle force dans

Platon redécouvert. La morale héroïque des siècles féodaux et la théorie courtoise de l'amour arrivent ainsi modernisées et enrichies jusqu'au temps du *Cid*, où des circonstances sociales favorables, renouveau de la conscience et du prestige nobles, poussée d'agitation politique chez les grands, leur donnent l'occasion de jeter un suprême éclat. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'inspiration féodale chez Corneille, comme d'une influence à la fois lointaine et vivace. Discerner cette influence, c'est faire tomber le masque dont on a couvert les traits du Corneille véritable ; c'est aider à voir dans sa morale autre chose que la répression de la nature ; c'est comprendre qu'une certaine forme de passion, inséparable de la tradition noble, anime tous ses héros.

La société noble n'a jamais admis la censure des passions pour condition de la valeur humaine. C'est à peine si elle a pu concevoir ce que nous appelons la loi morale, cet impératif abstrait qui s'impose à nous du dehors. Le joug que la règle morale impose d'ordinaire aux désirs est le même que la société impose aux individus. Or c'est le caractère essentiel de la féodalité, que le joug social se fasse faiblement sentir aux nobles. Le bien ne peut résider pour eux dans la privation, dans la contrainte pénible du devoir sur les appétits du moi. Toute vertu doit prendre appui au contraire sur leur personne. Leur seul devoir est d'être dignes d'eux-mêmes, de porter assez haut leurs visées, et de donner aux petits des exemples suffisamment édifiants de leur grandeur. Ils se doivent de dédaigner les ambitions réduites, de mépriser tout ce que le vulgaire peut atteindre comme eux. Ainsi l'orgueil double, juge, accrédite tous leurs appétits. Ce mécanisme moral, simple et puissant, où sans cesse s'exalte le moi, est si loin d'impliquer une condamnation véritable de la nature, il la flatte tellement au contraire, qu'on le voit constamment dénoncé, dès le moyen âge, par les moralistes chrétiens. L'Église, puissance disciplinaire universelle, remplit sa fonction en censurant les mouvements de l'orgueil noble ; la société laïque n'en continue pas moins à vivre et à penser selon sa propre impulsion. Le début des temps modernes n'a pas sensiblement modifié cette situation. La Renaissance et le retour aux sources antiques ont plutôt ranimé l'audace du moi aristocratique, ont communiqué le prestige de la pensée philosophique au vieil appétit de succès et de gloire, et ont posé de nouveau à l'Église, sous une forme plus aiguë, le problème de l'adaptation de la doctrine chrétienne à la psychologie noble. En un sens, le contact de l'antiquité païenne a permis une affirmation plus audacieuse que jamais des valeurs aristocratiques modernisées, haussées au niveau d'une glorification de la puissance humaine à travers le type de l'aristocrate. Sans se détacher de ses origines, la vieille morale noble entre dans une lumière nouvelle, plus semblable à la nôtre, et où son relief propre cesse parfois d'être remarqué. Elle ne s'est guère modifiée pourtant, et il ne faut qu'un effort de sympathie ou d'accommodation pour en ressaisir les contours sous le dessin déjà moderne de la tragédie cornélienne.

Un théâtre sans ressorts affectifs puissants est chose difficile à concevoir. En fait les passions occupent tout le théâtre cornélien. Elles forment la trame première, mais toujours apparente, de ce tissu compliqué, qui s'effilocherait si l'ambition, l'amour, les intérêts de famille

n'en unissaient toutes les parties. Il est vrai que les mouvements de l'affectivité tels qu'ils se présentent chez les personnages de Corneille sont de nature à dépayser les lecteurs modernes. Aujourd'hui, en vertu d'une habitude d'esprit naturaliste, le sens commun voit avant tout dans la passion un entraînement violent, étranger à tout sentiment de dignité, et plus enclin à faire abdiquer le moi qu'à l'exalter. Le tragique des passions ne va pas sans catastrophes morales, sans désastres du moi. Toute la littérature naturaliste, depuis Racine jusqu'à nous, a vécu sur cette conception. C'est cette vue qui fausse le sempiternel parallèle de Corneille et de Racine : pour n'être pas poète de la perte, Corneille est considéré, au contraire de son successeur, comme l'ennemi des passions. Mais, dans la tradition dont il s'inspire, il en est tout autrement : les désirs, si impétueux qu'ils soient, sont liés à l'exaltation de l'orgueil. Et c'est précisément par là que l'idée du bien s'introduit dans la vie des grands, et corrige le dérèglement de l'instinct. C'est moins dans la rigueur du devoir que dans les mouvements d'une nature orgueilleuse que prend naissance le sublime cornélien.

Sans doute y a-t-il, dans l'exigence même qui définit tout orgueil, un principe de contrainte à l'égard des démarches spontanées de la nature. C'est si vrai que le sens commun, passant un peu légèrement à la réciproque, dénonce volontiers un orgueil caché derrière toute sévérité. Il n'en reste pas moins qu'une morale vraiment sévère pour les passions condamne normalement l'orgueil, et que le puritain ne peut être taxé d'orgueil sans être en même temps taxé d'hypocrisie. Dans le caractère féodal, dont ce genre d'hypocrisie est le moindre défaut, l'orgueil s'affirme comme tel avec autant d'ingénuité que d'insolence. La gloire et les appétits voisinent et se mêlent sans cesse, se soutenant bien plus souvent qu'ils ne se contredisent. Si la gloire exige une concession préalable des désirs, cette concession est largement compensée par l'éclat du succès, beaucoup plus apparent chez un Rodrigue que le tragique du sacrifice. On ne saurait trop insister sur l'optimisme profond de cette conception, où la vertu coûte toujours moins au moi qu'elle ne finit par lui donner, où elle se fonde moins sur l'effort que sur une disposition permanente à préférer les satisfactions de la gloire à celles de la jouissance pure et simple, quand par malheur il faut choisir.

Le choix est loin d'être toujours nécessaire. Le plus souvent la satisfaction des désirs et la gloire, loin de s'exclure, ne font qu'un ; leur unité est la donnée première du théâtre cornélien, sur laquelle se bâtissent ensuite les développements compliqués de l'héroïsme. Cette charpente primitive du système est bien visible dans les scènes, si nombreuses, où le sentiment du grand naît d'une rivalité d'ambition, à nos yeux toute matérielle : ainsi Don Gormas exhalant sa colère de se voir écarté d'une charge importante, devant Don Diègue qui l'a obtenue et s'en félicite. Pareille scène semblait grande à sa manière ; un conflit d'intérêts y apparaît dès l'abord avec tout l'éclat d'une rivalité de gloire ; toute passion, haine, désir, dépit, s'y résout en mouvements d'orgueil, tout discours en défi ; par là le simple intérêt dramatique se trouve dépassé ; la sympathie, sollicitée, s'exalte. A ce niveau, elle est bien naïve encore, aussi naïve et élémentaire que les mouvements qui la font naître. Identité de l'appétit vainqueur et de la

gloire, étalage ingénu du moi, chocs de l'orgueil offensif et de l'orgueil blessé, c'est là tout le côté archaïque du spectacle cornélien. Cependant ce Corneille-là, jusqu'à nos jours, n'a jamais cessé d'agir sur le public; on imagine l'effet qu'il pouvait produire sur ses premiers auditoires, dont rien ne le séparait. Dans ce qui subsistait alors de la société féodale, les valeurs suprêmes étaient l'ambition, l'audace, le succès. Le poids de l'épée, la hardiesse des appétits et du verbe faisaient le mérite; le mal résidait dans la faiblesse ou la timidité, dans le fait de désirer peu, d'oser petitement, de subir une blessure sans la rendre : on s'excluait par là du rang des maîtres pour rentrer dans le commun troupeau.

Paul BENICHOU *Morales du Grand siècle*, Gallimard, 1948.

Questions :

- 1- Vous résumerez ce texte en 220 mots (plus ou moins 10 %). Vous préciserez le nombre de mots utilisés. (8 points)
- 2- « Le bien ne peut résider pour eux dans la privation, dans la contrainte pénible du devoir sur les appétits du moi ». Cette analyse des valeurs aristocratiques se vérifie-t-elle dans le comportement des héros que vous avez étudiés. (12 points)